MC / 25 Mai 2020.

Retranscription entretien avec Michel Chomarat :

Mathias : Ma première question, ça serait pour comprendre un peu comment tu es venu au militantisme, c'est quoi un peu ton parcours, trajectoire, de quelle famille tu viens...

Michel : Je commence par ma famille. Contrairement à ce que l'on croit en général, ma famille est d'origine populaire. Mon père travaillait chez Berliet (fabricant de camions) et a été résistant communiste sous l'Occupation. Il a été arrêté et emprisonné pendant 8 mois, à la prison Saint-Paul, avant de rejoindre les FTP (Francs Tireurs Partisans) avec mon oncle, maquisard dan l'Ain. A la Libération, il était syndicaliste CGT. Je pense que c'est lui qui m'a donné la fibre militante, bien qu'il m'ait toujours dissuadé de faire de la politique et de m'engager. Quant à ma mère, elle travaillait à domicile, elle était tulliste. Elle faisait des voilettes pour les femmes du monde (ou du demi-monde)... Ils étaient tous les deux homophobes, je crois sans le savoir vraiment, mon père par rapport au discours du PCF (« Pas ça chez nous ! », « Le vice de la bourgeoisie », etc...) et ma mère par rapport à la religion catholique qu'elle pratiquait. C'est tout à fait un couple de l'après-guerre. Le 23 Novembre 1948, ils ont eu des jumeaux, Bernard, mon frère, et moi...

Nous habitions en face du cimetière de la Guillotière à Lyon. Je pense que ça été décisif plus tard, quant à mon rapport à la mort et à la mémoire. En 1962, j'ai commencé à travailler à 14 ans, en apprentissage, comme compositeur typographe, dans un atelier de graphisme, dirigé par Jean Besacier. Son père avait été l'imprimeur clandestin de « Témoignage Chrétien » sous l'Occupation à Lyon. Très ouverts, ils m'ont permis, en 1967, alors que j'avais 19 ans, de lancer une revue historique, qui s'appelait « Documents Anarchistes », 12 numéros édités, entre 1967 et 1970. J'ai publié plusieurs numéros spéciaux sur Bakounine, la bande à Bonnot, la Franc-Maçonnerie, Caserio et l'assassinat du président Carnot, Mai 68, etc... Les milieux anarchistes lyonnais m'étaient très hostiles car ils rejetaient à la fois mon intérêt pour la « propagande par le fait » (les attentats anarchistes), et l'esthétique très graphique de ma revue, à laquelle ils n'étaient pas du tout habitués.

En Juillet 1968, un mois après les événements de Mai, je me suis mis en couple alors que j'étais mineur (à l'époque, la majorité était à 21 ans). Mon copain ayant cinq ans de plus, il était passible de poursuites pour détournement de mineurs... Nous habitions ensemble dans un quartier très bourgeois, et pendant 10 ans, nous n'avons eu aucun problème, aucune réflexion désagréable. Ça paraît étonnant aujourd'hui, car à l'époque, les gays étaient, pour la plupart, cachés dans le placard, et souffraient en silence... Mai 68 a été le déclencheur des premières revendications homosexuelles.

Dans cette vie très homo-normée, (le charme discret de la bourgeoisie de province...), le déclic militant est intervenu, pour moi, la première fois - en Juin 1975 - avec la révolte des prostituées qui ont occupé, pendant une semaine, l'église Saint-Nizier à Lyon. Elles protestaient contre l'acharnement répressif de la police à leur égard, avec notamment des PV pour racolage sur la voie publique. A l'époque, tout le monde ignorait que les PD étaient également taxés de PV - pour le même motif - lorsqu'ils draguaient sur la voie publique, comme les quais du Rhône et de la Saône.

Spontanément, je m'y suis rendu seul, à l'église Saint-Nizier, car en 1975, il n'y avait rien au niveau de la militance homosexuelle, pour soutenir les prostituées, et les autres minorités... Il faudra attendre fin 77, pour la création du GLH Lyon.

Sur place, j'ai réalisé, avec un marqueur, un dazibao avec ce texte :

« La répression s'abat également sur les homosexuels - qui paient également des PV à 16 F - qui sont également poursuivis par la police à Lyon. Nous exigeons la libre disposition de notre corps. Nous sommes de ce fait solidaires de la juste cause des femmes ».

Il est intéressant de noter que j'avais récupéré, à mon compte, le slogan du MLF et du FHAR : *« Nous exigeons la libre disposition de notre corps »...*

A Lyon, la nuit, putes et pédés, avaient les mêmes problèmes d'agressions, de contrôle, et de fichage avec la police. Mais, il y avait aussi une certaine complicité entre exclus de la société. Je me rappelle, comme j'avais une voiture, avoir ramené, à leur hôtel, tard dans la nuit, plusieurs prostituées...

En 1974, ma vie professionnelle a totalement évolué, je suis devenu Directeur de la publicité et de la communication, et cadre supérieur, dans une importante entreprise industrielle à Roanne, dans la Loire. Mes revenus ont explosé. Sur le plan privé, notre couple commençait à battre de l'aile bien que nous soyons très ouverts sur le sujet. Alors, j'ai pris l'habitude d'aller souvent seul à Paris car l'offre drague publique (Tuileries) et marchande (Transfert, Manhattan), était sans comparaison possible avec Lyon. A cette époque, j'avais un peu comme dress-code : blouson d'aviateur, avec col fourrure, jean et baskets, mais sans moustache..., pas très loin du policier dans les « Village People »...

C'est ainsi, En 1977, pour des raison professionnelles, je suis allé, un week-end, à Paris, au salon de la pub et de la com, et j'en ai profité pour sortir le soir, au Manhattan, un de mes lieux préférés à l'époque.

J'aimais bien ce lieu, très loin de l'image de « La Cage aux Folles ». C'était le début des backrooms et du poppers... On s'éclatait vraiment ! Un soir, tard dans la nuit, nous étions en pleine consommation sexuelle, lorsque la lumière s'est éclairée et quelqu'un a crié « Police ! ». Les policiers, de la brigade mondaine (en réalité des mœurs), qui avaient sans doute participé aux débats avant de nous arrêter, ont réuni les participants de cette partouze. Nous étions une quinzaine de personnes, et nous avons été transférés, dans plusieurs fourgons, en pleine nuit, menottés, au Quai des Orfèvres, au siège de la Police Judiciaire. Avant d'être interrogé, j'ai pensé aux émeutes de Stonewall, en 1969, à New York, lorsque les clients d'un bar, on été raflés et emmenés par la police...

Et là, j'ai découvert une véritable solidarité entre nous. Nous attendions pour notre interrogatoire, nous étions très différents, il y avait des gens qui avaient déjà été arrêtés, il y avait tous les âges, certains étaient mariés et pères de famille. La plupart étaient de Paris et quelques-uns, comme moi, de la province. Les plus âgés me disaient : t'en fais pas ! J'avais peur d'être arrêté tout le week-end, vu que l'on était en procédure de flagrant délit.

Mathias : Ça veut dire que toi, tu n'as pas participé au GLH de Lyon ?

Michel : Non, mais j'ai participé à la création du GILH, dans la perspective des Présidentielles de 81.

Mathias : Ah oui d'accord, plus tard quoi !

Michel : Oui, plus tard. Je n'ai pas participé au GLH de Lyon. J'ai toujours été un peu en marge, même dans les marges. J'étais très autonome, on l'a vu pour la révolte des putes en 1975. L'associatif, à l'époque, la bataille des égos, c'était pas trop mon truc, je savais que c'était surtout des débats sans fin sur telle ou telle action, sur la rédaction, ou le format et la couleur d'un tract... Il y avait aussi le débat récurrent de la présence, ou non, des lesbiennes. Quant aux trans, il n'avaient aucune lisibilité, il n'existaient pas, et on les confondait même avec les travestis....

J'en reviens à Paris et à mon affaire, je découvre, la richesse de la militance gay parisienne, des réseaux très engagés, dont le CUARH, qui va prendre en main et financer ma défense, avec Maître Alexandre Rozier. qui sera plus tard assassiné par un gigolo... Nous étions tous accusés d'attentat à la pudeur dans un lieu public alors que la Manhattan était un lieu privé à l'accès codifié. Ça sentait à fond la provocation policière, voulue par qui ?, et les rivalités dans le milieu de la nuit gay.

En 1978, le procès, au Tribunal de Grande Instance de Paris, débute. J'étais avec l'un de mes amis, qui en plus s'appelait Gay, il était dans les pompes funèbres... La totale ! Je n'en menais pas large. Je me dis si ça se sait, je vais perdre mon job. Lorsque nous arrivons au TGI, je vois un monde fou, fou ! et des gens qui distribuaient des tracts, sur notre affaire. En plus, la plupart des journaux de gauche, étaient présents et ont fait des compte-rendus (Le Monde, Libé, Le Matin, Rouge, etc...). D'autre part, un appel, des principaux intellectuels de l'époque, de Chéreau à Duras, avait été publié dans Libé.

Mathias : ça fait du bien ? ça fait plaisir ?

Michel : évidemment ! Tant que l'on n'a pas été confronté à la répression policière et judiciaire, on ne se rend pas trop compte de la vraie situation. Certes, à Lyon, je la connaissais ; la nuit, j'avais été raflé plusieurs fois et

emmené aux différents commissariats pour être fiché. Une fois, un policier me dit : mais vous êtes déjà fiché, et moi qui lui répond : non, je suis affiché !!!

Après délibéré, on est tous condamnés à 500 francs d'amende, c'est-à-dire les 12 clients du Manhattan plus les patrons. La grande majorité était soulagée, sauf 2 ou 3, dont moi, qui estimaient que l'on devait pas en rester là et nous avons fait appel de notre condamnation. Je n'étais pas trop chaud car les allers-retours Lyon-Paris coûtaient bien plus que l'amende de 500 F. Mais le déclic s'est opéré, et j'ai donné mon accord pour faire appel. C'est vraiment à ce moment, que je suis devenu un activiste gay.

En 1978, le procès devant la Cour d'Appel de Paris débute, le Président était furieux et éructe, en nous disant : « Vous osez faire appel alors que ce n'est même pas le tarif (500 F d'amende) des hétéros que l'on coincent au bois de Boulogne ». Je me rappelle très très bien... Comme en première instance, tracts, journalistes, etc... Ça me dépassait un peu mais petit à petit, comment dire, on se construit. Et puis justement, quand on voit que l'on est pas seul, qu'il y a des gens qui vous soutiennent, on est fier de faire avancer la cause homosexuelle. Mais c'est vrai que vu de Lyon, c'était pas tellement évident. Parce que les grands procès, c'était plutôt Paris... Finalement, la peine, en première instance, 500 F, est confirmée en Appel.

Et là, ça devient très sérieux, et la question qui se pose : est-ce qu'on va devant la Cour de Cassation, la plus haute juridiction en France ? Finalement, je dis OK, et sur les conseils du CUARH, je prends, comme défenseur, avec mes 2 autres co-inculpés, Maître Arnaud Lyon-Caen, de la grande famille des pénalistes. Nous sommes en 1980 et on est très très proche de l'élection présidentielle de Mai 81, avec l'espoir que François Mitterrand fera bouger les choses... Prudente, vu le contexte politique, et l'implication de la police parisienne dans notre affaire, la Cour de Cassation confirme notre condamnation en appel, préférant juger sur la forme que sur le fond...

Avec cette expérience, je suis devenu vraiment un activiste gay, j'ai fait la campagne de François Mitterrand avec la distribution d'un tract dans les lieux de drague. Les PD n'en croyaient par leurs yeux et découvraient soudain qu'ils n'étaient pas uniquement des objets sexuels.

Mathias : Tu étais à la marche du 4 Avril 1981 ?

Michel : Bien sûr, j'ai même fait des photos, car pour moi, on vivait un moment historique et je devais en garder les traces pour plus tard. L'une a même fait la couverture du journal « Topo », à l'occasion de mon expo « Follement Gay !, l'homosexualité dans les collections de la bibliothèque de Lyon », en 2005.

Mathias : Qu'est-ce que ça représente, pour toi, cette marche ?

Michel : Une immense émotion, car pour la première fois, des PD sortaient publiquement des placards et assumaient, dans une très grande diversité, à la face du monde, ce qu'ils étaient ! En fait, des gens comme tout le monde...

Mathias : Tu passais tout ton temps à Paris en fait ?

Michel : j'y allais souvent car j'avais un chéri à Paris - Denis Meyer, originaire de Lunéville - qui est mort plus tard du sida, en 1990. A Lyon, l'offre nocturne était très limitée, 2 ou 3 établissements pas plus... Il y avait entre autres Le Mylord, c'était une boîte, pour mecs et femmes homosexuelles, plus ou moins maquée avec le milieu lyonnais. Je me rappelle très bien des bagarres entre lesbiennes, souvent très jalouses. A la sortie, tu avais une chance sur deux de te faire rafler par les flics, ou de te faire tabasser par des casseurs de PD, sans parler du milieu qui taxait les gérants de la boîte et pouvait devenir nerveux avec leurs armes.

Mais c'était mon univers, très proche de celui de Genet ou de Pasolini. A côté du Mylord, il y avait un hôtel qui existe toujours, Le Phénix, et on pouvait y aller finir la nuit avec la personne que l'on avait rencontrée, alors que j'étais censé de vivre en couple, et que j'avais un appart à Lyon.

Mathias : Attends, juste avant ça. Du coup, il y a la marche et après la soirée à la Mutualité. Tu y es toi, j'imagine aussi à la fête.

Michel : J'y étais oui, avec Jean-Paul, il y avait Juliette Gréco, une soirée inoubliable, j'y pense encore souvent aujourd'hui.

Mathias : Et du coup, qu'est-ce que ça représente pour toi, pour vous la fête à ce moment-là ? Quelle place, elle occupe dans vos vies, dans votre militantisme ?

Michel : On existe. On vit enfin après tant d'années de clandestinité et de répression. A cette époque, pour moi, c'était surtout Le Palace, lieu incontournable de la culture underground en France, un peu comme le studio 24 à New York, un vrai mélange de personnes de tous âges et de toutes conditions sociales. On pouvait y croiser autant des intellectuels comme Barthes ou Foucault, que des gigolos de banlieue... La vraie vie !

Pour revenir à la marche parisienne du 4 Avril 1981, il fallait communiquer pour espérer avoir un maximum de monde. A cette époque, il n'y avait ni portables, ni internet, ni réseaux sociaux. Certes, il y avait « Gai Pied » mais beaucoup avaient honte d'aller l'acheter dans un kiosque ou au bureau de tabac... Il restait le bouche à oreille ou plutôt le bouche à bouche parfois... Alors moi, j'allais dans les chiottes avec mon marqueur, je donnais tous les renseignements sur la manif. Certains me répondaient pour avoir plus d'infos (lieu, heure, etc...). On communiquait beaucoup, à travers des graffs dans les chiottes. Il n'y avait pas que des RV de cul. Moi, fils de résistant communiste, j'avais l'impression de faire comme mon père sous l'Occupation, mais lui, il a été arrêté et emprisonné pour distribution de tracts. Je ne sais pas si la Résistance communiquait dans les chiottes... Un sujet à creuser... Arrive le 4 Avril, Jean-Paul, mon chéri et moi, nous étions très fébriles car nous savions pas combien nous allions être finalement. On se regardait comme si nous avions hiberné pendant des siècles... Alors, petit à petit, des petits groupes sont arrivés sur le lieu de rassemblement place Maubert. La foule grossissait de minute en minute et finalement, nous étions 10.000 à l'arrivée à Beaubourg !

Moi j'aimais plutôt la nuit, à Lyon, j'aimais bien le brouillard, j'aimais les ambiances un peu glauques... Et d'un seul coup, nous sommes en plein jour, devant des passants médusés, et avec le soir, la fête avec Juliette Gréco, c'est inoubliable. Pour moi ça été vraiment fondateur de ce que je suis devenu par la suite...

Mathias : Peut-être, qu'on peut parler du GILH un peu ?

Michel : Oui, en réalité, ce sont les initiales du Groupe d'Information et de Libération Homosexuels(les)...

Mathias : Alors comment, c'est venu ?

Michel : C'était la fin des années Giscard et la montée en puissance de François Mitterrand et de la gauche plurielle, le GIHL s'est beaucoup investi dans cette démarche très politique. J'étais le plus âgé (32 ans) et sans doute le plus politisé, il y avait des gens qui étaient très jeunes, presque tous mineurs... Ça été très compliqué de trouver 3 majeurs pour les statuts (loi 1901), car à l'époque la majorité était à 21 ans. Je me rappelle des difficultés pour aller déposer les statuts de l'association à la Préfecture. L'historien et sociologue Antoine Idier, qui a travaillé et publié, sur cette période, ne les a même pas retrouvés ! C'est à se demander s'ils ont été vraiment déposés... On était en pleine euphorie du changement, du grand soir... On se réunissait dans un local plus ou moins squatté par l'extrême gauche, dont les anars, et différents comités de libération (femmes, immigrés, etc)...

Mathias : C'était où ?

Michel : C'était dans le Vieux Lyon, dans le quartier Saint-Georges, la maison des Passages aujourd'hui. Un endroit très discret au fond d'une allée... Tout ce qui était marginal se retrouvait, en bonne harmonie, dans ce lieu plus ou moins clandestin... Mais déjà, le GLH était épuisé par des querelles de personnes, et son positionnement entre gauche et extrême gauche... Mais il a quand même été présent, avec une banderole, à la marche du 4 Avril.. Avec Jean-Paul, on a aussi participé à la réunion des GLH à Strasbourg, avec entre autres, Jeanne d'Arc, une militante queer qui a fini à l'extrême-droite...

Mathias : Ah ben, comment dire, le GILH a pris le relais du GLH. Il s'y passait quoi ? Tu t'en souviens ?

Michel : surtout beaucoup d'enculage de mouches car les PD, à part quelques-uns, n'avaient toujours pas compris que le cul et la bite sont de vrais objets politiques ! Mais heureusement, nous étions surtout motivés par la Présidentielle du 10 Mai 81, qui arrivait à grands pas, et on s'est défoncés par rapport à cette échéance. Avant l'arrivée de François Mitterrand, dans les années 80, on est aussi en plein dans les radios libres. Je me rappelle très bien, on avait fait une fête intitulée « Dissidanse Rose », au centre Pierre Valdo, tenu par des protestants, qui,

par la suite, a donné le titre du livre d'Antoine Idier « Dissidanse Rose, vies homosexuelles à Lyon, dans les années 70 » que j'ai publié.

C'était une coopération GILH/ARIS. Et là, il y avait une radio libre, donc interdite, sans doute radio Léon ou radio Canut... Elle émettait pendant de très courts instants, de peur d'être repérée par la police... On se croyait un peu sous l'Occupation... Ce côté clandestinité m'excitait et me faisait penser à mon père résistant... La peur de l'interdit m'a toujours stimulé...

Mathias : Qu'est-ce qu'elles représentent pour toi ces années, on va dire le début des années 80, on va dire avant qu'arrive le sida ? Je lis beaucoup de trucs de grandes libertés, de l'impression de pouvoir vivre...

Michel : En effet, d'abord, un slogan : « Vivre, seulement vivre ! », en hommage à un PD, Philippe Martinot, âgé de 26 ans, assassiné une nuit aux Tuileries, un lieu que je fréquentais beaucoup. Il fallait que je sois assez disjoncté car c'était hyper dangereux... Et ce n'est pas un hasard, si plus tard, j'ai beaucoup travaillé (expo, livres...) sur Pasolini, lui aussi assassiné, en 1975, à Ostia... Avec le jeune photographe Julien Adelaere, nous nous sommes rendus sur le lieu où il a été massacré et avons publié un livre « Tombeau pour Pier Paolo Pasolini » en 2016.

Mathias : Comme tu es très politisé, tout ça, tes rapports avec la gauche et l'extrême gauche, qui sont quand même assez compliqués... Comment ça se passe ?

Michel : mal, très mal ! Je me souviens surtout des défilés du 1er Mai à Lyon ! On était rejetés à la fin du cortège, coincés, entre le service d'ordre de la CGT, avec ses gros bras homophobes, prêts à casser du PD, et les flics qui bouclaient le défilé comme une voiture balais...

Suit un échange sur la nuit parisienne, en entretien croisé, avec Jean-Paul, chéri de Michel à l'époque, qui nous a rejoint :

Michel : Alors parle-moi du Palace, parce que la carte, du Palace, faite par Pierre et Gilles, était nécessaire pour entrer dans ce temple de la disco...

Jean-Paul : oui, des cartes numérotées, sérigraphiées.

Michel : C'est l'une des premières œuvres du couple Pierre et Gilles, aujourd'hui des stars mondiales de l'art contemporain.

Jean-Paul : Moi je l'ai pas gardée, je l'ai découpée et je l'ai jetée dans le caniveau.

Michel : T'avais honte ?

Jean-Paul : Je sais plus, oui... Je voulais pas que ma famille tombe là-dessus. Maintenant, je le regrette..

Michel : aujourd'hui, ça vaut une fortune car c'est un vrai collector, elle a d'ailleurs été reproduite dans le catalogue complet de leur œuvre, et dans mon livre « Bonne Conduite », publié en 2008 pour mes 60 ans.

Jean-Paul : Numérotée et avec nos initiales, on était dans les premiers à avoir cette carte pour entrer au Palace.

Michel : Comment on allait au Palace ?

Jean-Paul : On y allait surtout les après-midis, ouverts aux PD & aux queer. Là aussi, c'était en très grande majorité des mecs, peu ou pas de lesbiennes...

Michel : Les thés dansants, le Tea Dance, surtout la Dimanche

Mathias : Il y avait combien de personnes là ? C'est des centaines de personnes ?

Michel : Beaucoup plus, jusqu'à 1500 ! Il y avait la piste de danse en bas, et le Privilège au-dessus, décoré par Gérard Carouste, pour les stars de l'époque. C'était des soirées drague et baise, y compris dans les chiottes, et poppers à mort, tout ça avec un grand mélange de catégories sociales. Il n'y avait plus de limites, on dansait vraiment sur le volcan, car inconsciemment la fête allait s'arrêter brutalement avec l'apparition du sida... Un peu comme à Berlin, dans l'entre-deux guerres, avant l'arrivée d'Hitler en 1933..

Mathias : Et comment, il passe alors ce basculement ?

Michel : Très rapidement avec une dose d'inconscience totale, complètement suicidaire, que Frédéric Martel a bien décrite dans son bouquin, « Le rose et le noir ». Le journal « Gai Pied » au début, et le milieu marchand, ne voulaient pas croire à ce « cancer gay » - uniquement pour des intérêts bassement économiques - qui décimait notre communauté dans la plus grande indifférence, notamment celle des pouvoirs publics. C'était aussi l'époque ou l'Église pouvait affirmer que les PD étaient punis par où ils avaient pêché...

Nous étions bien seuls et petit à petit, nous nous sommes organisés, avec l'apparition d'Act-Up et Aides à Paris, avec l'ALS à Lyon, mais comme aurait dit Aragon, dans un très beau poème, « C'était des temps déraisonnables, on avait mis les morts à table, est-ce ainsi que les hommes vivent... ». Les PD tombaient comme des mouches, et l'enterrement de mon copain a été une immense douleur pour moi. J'y pense souvent 30 ans après... La famille de Denis a tout fait pour cacher son décès, car elle découvrait, à ce moment, son homosexualité, ses copains, plus ou moins SM, sa maladie, sa double vie, etc... Je me rappelle qu'avec un ami, Bernard Gay, qui travaillait avec Denis au Ritz, on a vidé très vite l'appartement, de tout ce qui concernait la vie privée de Denis, avant que la famille arrive. On a enlevé les godes, le poppers (dans le frigo !), les cassettes porno, la correspondance, le matos... J'étais anéanti. Et d'ailleurs en ce qui me concerne, ce sera l'acte fondateur plus tard de mon activisme pour la mémoire gay, en un mot : parler au nom de tous ceux qui ne sont plus là ! Et c'est devenu un engagement très fort, jusqu'en devenir, en 2001, le chargé de mission de la Ville de Lyon auprès du Maire... Les funérailles se sont déroulées sur 2 jours, d'abord à Paris, puis le lendemain à Lunéville, car Denis était originaire de cette ville. Il était sur Paris, moi j'étais sur Lyon, je suis arrivé en catastrophe, sa mère a tout fait pour que la cérémonie soit la plus discrète possible, presque en catimini, elle ne m'a même pas prévenu. C'est Bernard, son collègue du Ritz qu'il l'a fait... En réaction, totalement désespéré, j'ai fait paraître dans « Le Monde », un avis de décès et plus tard, j'ai publié une partie de notre correspondance sous le titre « A 13 h 30, place Vendôme », puisque c'était à cette heure que l'on avait rencard devant le Ritz. Je pense souvent à la dernière fois que j'ai vu Denis vivant : un squelette recouvert de tâches noires sur tout le corps, car il avait attrapé le Sarcome de Kaposi. C'était terrifiant car ça me rappelait les survivants des camps de concentration...

Mathias : Et du coup, toi, ça met un coup d'arrêt à ton militantisme à ce moment-là ?

Michel : Oui complètement car le deuil était impossible à faire, et les copains continuaient à disparaître, souvent dans le plus grand secret, à cause des familles, car pour elles c'était la honte absolue d'avoir un fils qui crève du sida. Ainsi, j'ai appris le décès d'un ami très proche, Christian Vial, six mois après. J'étais révolté, et avec Jean-Paul, on a remué ciel et terre pour retrouver où il avait été inhumé... Et l'on l'a retrouvé après avoir épluché les avis de décès dans la presse lyonnaise...

Mathias : Il n'y a plus le temps, plus l'énergie, pour faire autre chose quoi ?

Michel : Bien sûr, car on était totalement épuisés, c'était d'une violence inouïe. Aujourd'hui, les plus jeunes ne peuvent pas vraiment imaginer ce que l'on a vécu. En plus, pour moi qui ait survécu, je n'ai jamais compris pourquoi, alors que j'ai en fait autant, si non plus, que les autres qui sont morts...

Mathias : Du coup, pour revenir sur les premières années sida, quand le gouvernement ferme les backrooms, tu te souviens de ce moment ?

Michel : Très bien, Michel Roccard interdit le poppers, on ferme les tasses, on ferme tout quoi... C'était la grande époque où l'on croyait que le sida était contagieux, un moyen détourné pour que les PD, finalement, retournent vite dans les placards, et redeviennent invisibles...

Mathias : Pour revenir sur le GIHL, c'est pour t'interroger un peu sur votre rapport avec les lesbiennes : il y avait des lesbiennes ?

Michel : Non. Ça c'est une vraie question, et ça le reste encore aujourd'hui. C'était très très cloisonné et presque antinomique. J'ai pas le souvenir de lesbiennes. En tout cas au GILH, il n'y en avait pas, on était entre mecs. Au GLH de Lyon, il n'y en avait pas non plus. Ce n'est pas un hasard si tu avais, à Lyon, 2 journaux différents : « Interlopes », pour le GLH, et « Quand les femmes s'aiment », pour des féministes, plus ou moins lesbiennes. Et puis ce n'était pas du tout les mêmes problématiques.

Mathias : du coup, vous ne vous voyez jamais quoi ?

Michel : non ! Nous, de jour comme de nuit, on se faisait casser la gueule, racketter, ou contrôler par les flics. Avec eux, on jouait au jeu du chat et de la souris... La nuit, j'étais plus proche des putes car les lesbiennes étaient invisibles dans l'espace public. Elles ne se faisaient pas tabasser la nuit dans les chiottes !

Mathias : Peut-être une dernière question autour de la pédophilie, le GRED, qu'est-ce que c'était quoi ton rapport toi à tout ça ?

Michel : J'étais abonné à la revue « Petit Gredin », la revue du GRED, ouvertement pédophile. J'avais un rapport d'intellectuel comme beaucoup à l'époque, plutôt d'ordre esthétique que moral. Mais même dans « Gai Pied », il y avait des photos de gamins vraiment très très jeunes, qui étaient plus que limites, et qui me mettaient mal à l'aise. Les très jeunes, ça jamais été mon truc. Ce qui m'intéresse, c'est pouvoir échanger et partager, de discuter de nos vies, de nos expériences notamment militantes. En un mot, refaire le monde ! En général, tous mes chéris avaient 25 ans lorsque je les ai rencontrés. Par contre, je me sentais proche du Pasteur Jacques Doucé et de son église du Christ Libérateur, à Paris, et de sa cour des miracles (putes, PD, trans, pédophiles, etc...). Il était même venu à Lyon dans les années 80 pour faire un mariage de mecs. Il dérangeait trop de monde, c'est pourquoi, il sera assassiné plus tard. Comme sur de très nombreux sujets, j'ai beaucoup d'archives sur lui à la bibliothèque de Lyon. La roue tourne et aujourd'hui, c'est le retour de l'ordre moral et de l'hypocrisie généralisée ! Un terrible retour en arrière qui me paraît très dangereux pour les nouvelles générations LGBT+, peu politisées et qui ne connaissent pas leur histoire !

Mathias : Une dernière question que je pourrais avoir, t'y as déjà un peu répondu, les liens entre Lyon, ville de province et Paris. A quel point Paris avait de l'influence sur ce qu'il se passait ici, à quel point vous vous y alliez...

Michel : Moi, j'y allais surtout pour m'amuser et draguer, surtout la nuit, du Palace, au jardin des Tuileries. J'y ai découvert le milieu gay parisien, avec l'affaire du Manhattan, en 1977. J'avais aussi un chéri qui habitait à Paris, qui est décédé du sida en 1990. J'en ai déjà parlé. Je suis allé, je ne sais combien de fois à Paris. Il y avait très peu de provinciaux, sauf des personnes qui voyageaient pour des raisons professionnelles. Il fallait avoir du fric aussi pour se déplacer en train ou en bagnole, il fallait aussi avoir des points de chute pour dormir...